

CAHIER SPÉCIAL LES PRODUCTEURS DE LAIT DU QUÉBEC



OBJECTIF CARBONEUTRALITÉ Le secteur laitier voit vert

Évolution, innovation, transformation: grâce à l'engagement et à l'ingéniosité de nos producteurs de lait, qui mettent tout en œuvre pour réduire leur empreinte environnementale, c'est bien parti pour relever le défi !

La cible est ambitieuse – mais réaliste – et elle est prise au sérieux par la communauté tissée serrée des producteurs de lait et de leurs alliés du domaine agroenvironnemental. La bonne nouvelle? Notre secteur laitier a déjà pris une longueur d'avance considérable en matière de développement durable. Il faut dire que les producteurs de lait, qui sont proches de leurs animaux comme de leurs terres et qui vivent en symbiose avec la nature, sont aux premières loges pour constater que les effets dévastateurs des changements climatiques doivent être contrés sans attendre. Et ça ne date pas d'hier! La majorité des fermes laitières du Québec sont des entreprises familiales qui perdurent, qui s'investissent de génération en génération pour améliorer leur gestion agricole et qui mettent en place des pratiques durables et responsables.

UN ENGAGEMENT SANS PRÉCÉDENT

Une bonne partie du travail est déjà entamée. Mais nos producteurs laitiers savent qu'il reste encore beaucoup à faire, et ils sont prêts à retrousser leurs manches – et à analyser des données, modernisation des fermes laitières oblige! – pour continuer sur leur lancée et même accélérer leur virage vert. Ils préparent aussi l'avenir en implantant des solutions innovantes qui profiteront aux générations futures lorsqu'ils leur passeront le flambeau.

Un tel effort collectif, combiné à la transmission des savoirs et à l'accélération des avancées scientifiques en matière de développement durable, fait en sorte que le secteur laitier du Québec est bien placé pour gagner la course contre la montre dans le but d'atteindre la carboneutralité à l'horizon 2050. Un immense chantier qui passe par la réduction et la compensation des émissions de gaz à effet de serre (GES) et par tout un éventail de mesures proactives. Celles-ci visent notamment la protection et la réhabilitation des sols, des systèmes hydriques et de la biodiversité, la réduction et la valorisation des déchets, une gestion optimisée de l'énergie et la mise en place d'une économie circulaire.

D'autres avenues sont également explorées, notamment en ce qui a trait à l'adoption de nouvelles technologies comme les robots d'alimentation générateurs de données et les tracteurs intelligents dotés de GPS, ainsi qu'à l'utilisation – et même à la production – d'énergies vertes. Tout un programme, que la grande famille des producteurs de lait du Québec prend à cœur.

LE PROJET AGRICLIMAT, AU SERVICE DE LA PRODUCTION DURABLE

Parce que les problèmes liés à la crise environnementale sont multiples et que les pistes de solution sont en constante évolution, la question du partage des savoirs est primordiale pour les agriculteurs. Porté par le Conseil pour le développement de l'agriculture du Québec (CDAQ), le projet Agriclimat a répondu à ce besoin en instaurant un réseau de 40 fermes pilotes, dont 10 fermes laitières, qui sont engagées dans la lutte contre les changements climatiques.

Les producteurs de ces fermes, réparties dans 12 régions du Québec, travaillent de façon concertée avec le soutien de conseillers et d'agronomes à la résolution des problèmes propres à leur localisation et à leur secteur d'activité. Parmi ceux-ci, trois chantiers prioritaires ont été identifiés: la diminution des GES, notamment avec le développement d'un outil de haute précision permettant de calculer les émissions de chaque ferme, l'optimisation de la captation carbone dans les sols et, enfin, l'adaptation aux changements climatiques du futur, qui nécessite réflexion et préparation.

Le programme, qui se déploie jusqu'en 2024, est complété en temps réel par des forums régionaux ouverts à tous les producteurs. À terme, le fruit de cette démarche participative sera mis à la disposition de tous les producteurs et conseillers agricoles du Québec.

Les avancées du secteur laitier en chiffres

Le Québec produit presque trois fois moins de GES par litre de lait que la moyenne mondiale, et l'empreinte carbone de notre production laitière a été réduite de 24% entre 1990 et 2019.

Entre 2011 et 2016 seulement, la consommation d'eau associée à la production d'un litre de lait a diminué de 6% et l'utilisation des terres de 11%. Une tendance qui continue à s'améliorer au fil des ans.

En introduisant du lin dans l'alimentation des vaches, on peut réduire de près de 10% les émanations de méthane produites par leur digestion.

Au Québec, 25% des producteurs laitiers ont installé des ruches sur leurs terres – ou permis à des apiculteurs d'installer les leurs – pour accueillir des abeilles pollinisatrices.

Le Fonds de recherche du Québec – Nature et technologie (FRQNT) et le ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec (MAPAQ) ont octroyé en avril 2022 près de 13 millions de dollars pour la recherche en agriculture durable.

LES PRODUCTEURS PASSENT À L'ACTION!

P.3 Six actions clés **P.4** Le bien-être animal, une priorité **P.5** L'évolution tranquille d'une ferme traditionnelle **P.6** Le respect de la nature en héritage



Les Producteurs de lait du Québec s'occupent des tâches administratives et politiques reliées à la production laitière. Ainsi, les producteurs peuvent se concentrer sur ce qu'ils aiment le plus et font le mieux: prendre soin de leur ferme et de leurs animaux!

Bis est une section qui regroupe des contenus produits pour des annonceurs. La rédaction du Devoir n'a pas été impliquée dans la production de ces contenus.



On élève
la barre.



lait

En économisant
et en recyclant l'eau
sur nos fermes,
onélevelabarre.com



La production laitière canadienne n'utilise qu'environ 0,02% de l'approvisionnement en eau douce du sud du Canada, où sont établis la majorité des producteurs.

4

L'OPTIMISATION DE LA CONSOMMATION D'EAU

Les mots d'ordre : réduire, réutiliser, recycler

Si l'on compare l'empreinte en eau d'autres pays producteurs de lait, le Québec obtient de bons résultats en utilisant l'équivalent de 10,2 litres d'eau pour produire un kilogramme de lait, ce qui équivaut à 72 secondes sous la douche. C'est beaucoup mieux que la Nouvelle-Zélande (249,3 litres), les Pays-Bas (66,4 litres) ou encore l'Australie (14,1 litres).

Au cours des dernières années, la consommation d'eau associée à la production d'un litre de lait au pays a été réduite en moyenne de 6%, tandis que la quantité d'eau destinée aux sols a diminué de 11%. Des stratégies qui ont fait leurs preuves sont à l'origine de cette excellente performance. Parmi celles-ci, le maintien d'une température fraîche dans les étables, qui contribue à augmenter le confort des vaches et fait en sorte qu'elles ont moins besoin de s'hydrater. Autres mesures mises en place : la prévention et la réparation des fuites dans les systèmes d'alimentation en eau et d'évacuation des eaux usées, ainsi que la récupération et la valorisation de l'eau utilisée pour le nettoyage de l'équipement et des systèmes de refroidissement.

5

LA PROTECTION DES SYSTÈMES HYDRIQUES

Pour prévenir le ruissellement, la contamination et la pollution

Les producteurs de lait se préoccupent de préserver et de maintenir la qualité de l'eau naturellement présente sur leurs terres. Lorsque leur propriété, par chance, est dotée de milieux humides naturels, ils s'efforcent de les protéger. D'abord pour favoriser la biodiversité, et ensuite pour profiter de leur action filtrante qui prévient d'éventuelles contaminations.

Une autre façon de préserver la qualité de l'eau est l'optimisation des cultures, notamment en misant sur les légumineuses, les plantes fourragères pérennes et les cultures de couverture, qui sont des plantes fixatrices d'azote atmosphérique. Leur présence, qui permet de fertiliser la culture suivante, réduit grandement, voire élimine le besoin d'avoir recours à des engrais de synthèse chimiqués contenant de l'azote pour fertiliser les sols, ce qui prévient le ruissellement de cet élément potentiellement polluant dans les cours d'eau à proximité. Enfin, les bandes riveraines, qui sont des plantations d'arbres et d'arbustes séparant les zones terrestres des zones aquatiques, agissent aussi comme des filtres qui préservent la qualité de l'eau. Tout en faisant la promotion de la biodiversité!

6

LA CRÉATION D'HABITATS POUR LES POLLINISATEURS

Parce que les abeilles et les insectes sont les alliés indispensables des agriculteurs

Le nombre d'abeilles, on le sait, a grandement chuté dans les dernières années. Une situation inquiétante, car leur travail est essentiel pour les cultures destinées à l'alimentation des humains et des animaux d'élevage. C'est pour cette raison que 25% des producteurs de lait du Québec ont installé des ruches sur leurs terres. Certains en sont propriétaires, d'autres louent des ruches à des apiculteurs ou leur permettent tout simplement de les installer sur leur ferme. Les producteurs de lait créent aussi des environnements accueillants pour les pollinisateurs sauvages et autres insectes utiles, notamment en laissant des bandes de terrain en friche, en favorisant la diversité florale et en implantant des cultures de couverture.



GESTION DURABLE DU SECTEUR LAITIER

Six actions clés

Les producteurs de lait du Québec comptent parmi les plus proactifs de la planète en matière de développement durable. Aperçu des principales pratiques qu'ils mettent en œuvre pour assurer la protection de l'environnement et pour réduire leur empreinte carbone.

1

LA SÉQUESTRATION DU CARBONE DANS LES SOLS

Quand les systèmes racinaires arrivent à la rescousse

La très grande majorité des fermes laitières cultivent du blé, du maïs, du soja et des plantes fourragères vivaces entrant dans la composition du foin et de l'ensilage pour nourrir leurs vaches, et certaines produisent en parallèle des produits maraîchers destinés à la vente ou à la consommation familiale. Ces cultures sont essentielles à la vie humaine et animale, et de nombreuses actions peuvent être prises pour améliorer la gestion des sols et diminuer l'utilisation de pesticides et d'engrais minéraux et de synthèse chimiqués. Les producteurs peuvent réduire les labours, laisser les champs couverts par des résidus ou des cultures pendant la saison hivernale et opter pour les semis directs afin de favoriser la captation biologique du carbone, notamment par les systèmes racinaires, tout en prévenant l'érosion de la couche arable. Ces pratiques demandent de la patience et une machinerie spéciale, mais donnent de très bons résultats en quelques années.

2

LE RECOURS À UNE ÉNERGIE RENOUVELABLE

Et ça inclut la transformation du fumier!

Même si le Québec a la chance de pouvoir compter sur son hydroélectricité, une énergie propre et renouvelable à 99%, la pression exercée sur cette ressource ne cesse d'augmenter, et d'autres avenues doivent être explorées. En parallèle, il est clair que nous devons réduire notre dépendance aux énergies fossiles. C'est ainsi que certains producteurs misent sur l'installation d'éoliennes et de panneaux solaires. Mais il y a une autre source d'énergie renouvelable que l'on trouve en abondance (vraiment!) sur les fermes laitières : il s'agit du fumier et du lisier, soit les déjections solides et liquides des vaches, qui peuvent être transformés en biogaz.

La COOP Agri-Énergie de Warwick, qui regroupe treize producteurs laitiers de la MRC d'Arthabaska, est la toute première au Québec à se consacrer à ce projet de valorisation, qui donne déjà des résultats concrets. La matière organique des bovins est récoltée à la ferme, puis transportée au complexe de biométhanisation, lequel a été choisi en raison du nombre élevé de fermes laitières dans le secteur et de sa proximité avec le réseau gazier. Le fumier et le lisier sont purifiés et traités sur place, puis convertis en énergie renouvelable.

Voilà un bel exemple d'économie circulaire à boucle courte, qui fait en sorte que nos producteurs de lait deviennent aussi des producteurs d'énergie!



3

L'AMÉLIORATION DE LA NUTRITION ANIMALE

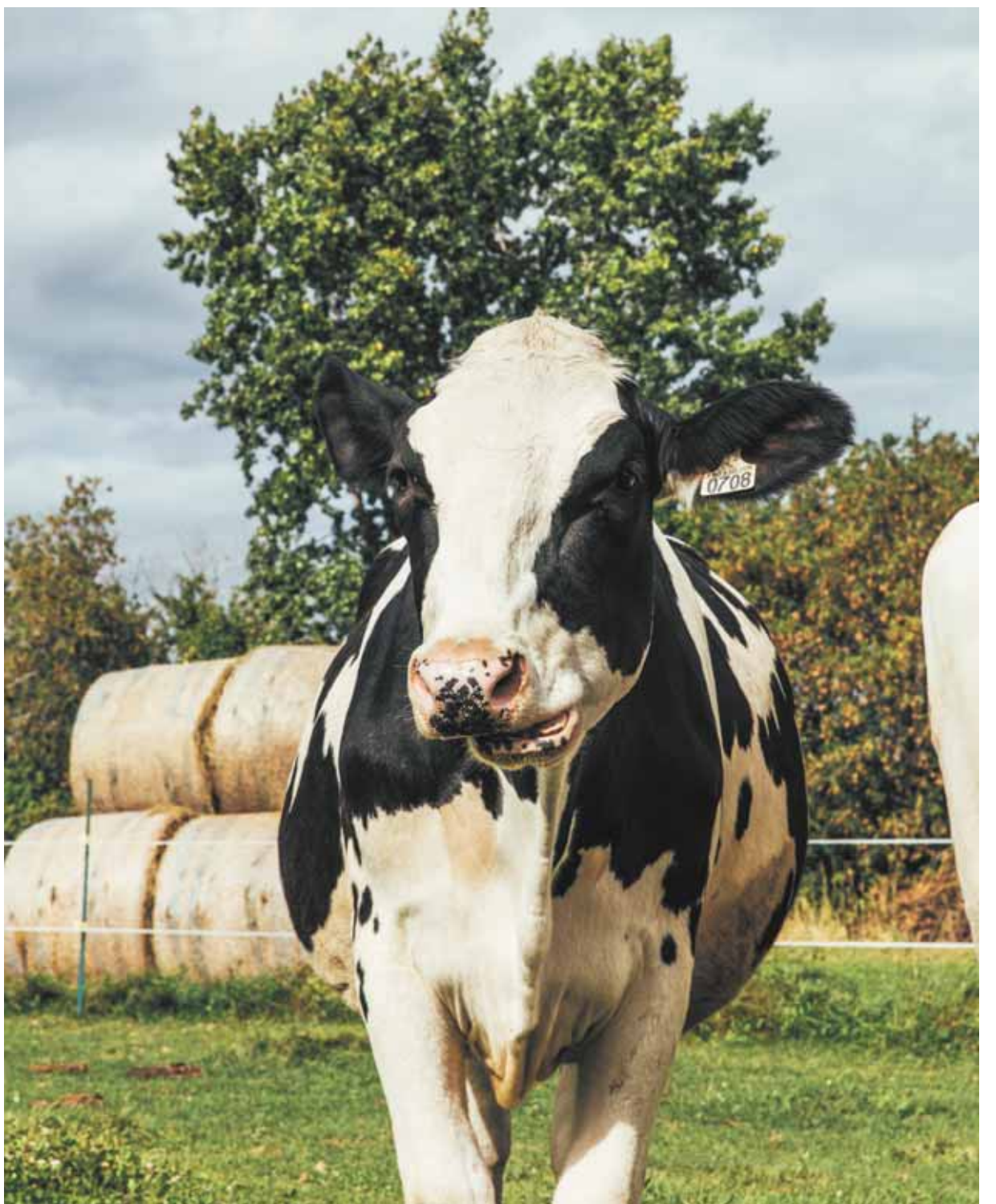
Objectif : minimiser les émissions de méthane

La digestion des vaches produit naturellement du méthane, et une façon efficace de réduire ces émissions est de porter une attention particulière à leur alimentation. Grâce aux conseils de spécialistes en nutrition animale et au coup de pouce offert par les robots d'alimentation qui contrôlent les dosages, les producteurs peuvent calibrer la nourriture de leurs vaches avec une grande précision dans le but de minimiser les effets de leur digestion sur l'environnement. Et ce, tout en leur offrant ce qu'il faut pour être en bonne santé.

Qu'est-ce qui est au menu dans l'étable? Des recherches ont démontré que les régimes à base de grains et de plantes fourragères de qualité comme la luzerne, fauchées quand elles sont tendres et appétissantes, permettent de faciliter la digestion dans le rumen des vaches. Ce type d'alimentation fait en sorte que plus de lait est produit avec moins d'animaux, ce qui génère moins de méthane. Pour assurer leur santé, les vaches ont même droit à des additifs alimentaires comme des levures, des enzymes, des extraits de plantes et des huiles essentielles.



Sabrina Caron traite ses vaches aux petits oignons, notamment en leur offrant un espace lumineux et une alimentation optimale.



SABRINA CARON
FERME ROLAND CARON, À LAURIERVILLE

Le bien-être animal, une priorité

Sabrina Caron est tombée dans le lait quand elle était petite. Mais si elle a grandi auprès des vaches sur la ferme traditionnelle fondée par ses grands-parents puis reprise par son père, elle s'est donné pour mission, au moment d'en prendre les rênes, de faire sa petite révolution. Rencontre avec une entrepreneure animée par la passion du métier.

« Lorsque j'étais toute jeune, les employés de la ferme me disaient que j'avais tout ce qu'il fallait pour reprendre l'entreprise de mon père. Mais ça n'est devenu évident pour moi que le jour où j'ai visité l'école vétérinaire du campus de Saint-Hyacinthe avec ma classe de biologie en secondaire IV. C'est difficile à expliquer, mais je me suis sentie dans mon élément et j'ai su que j'allais étudier dans ce domaine. » Cet intérêt pour le bien-être animal pousse la future diplômée de l'Institut de technologie agroalimentaire du campus de La Pocatière à prendre rapidement sous son aile certains dossiers qui interpellaient moins son père. « Petit à petit, j'ai amené de nouvelles idées, je me suis intéressée entre autres à la question de la longévité ainsi qu'au confort des vaches. En parallèle, je cherchais des solutions environnementales pour assurer la réduction de notre empreinte carbone. »

L'exercice lui permet de constater que les normes d'élevage ont énormément évolué au cours des quarante dernières années en raison du volume de connaissances accumulées pendant cette période. C'est ce qui fait en sorte que les pratiques d'élevage d'une ferme laitière sont plus efficaces, moins polluantes, moins contraignantes pour les producteurs et plus douces pour les animaux.

DES VACHES HEUREUSES

En 2009, Sabrina Caron s'attaque à plusieurs chantiers avec son conjoint et partenaire d'affaires Danny Giguère, à commencer par le remplacement d'un bâtiment datant de plus de 30 ans par un nouvel espace plus moderne, plus lumineux et offrant une qualité de l'air optimale. « On a fait ça pour que nos vaches soient heureuses. Si elles sont bien nourries et que toutes les bonnes conditions sont réunies pour leur offrir un milieu de vie confortable, elles vont donner un très, très bon rendement. C'est la même chose pour les humains : si tu n'es pas surmené, si ton cadre de travail est beau et si tu peux sortir de temps en temps pour t'aérer les esprits, la performance sera au rendez-vous. »

Autre amélioration : l'implantation d'un système de traite automatisé permettant aux vaches d'être autonomes et de se rendre en toute liberté à la station de traite. La robotisation fait en sorte que le lait est tiré au besoin plutôt que deux ou trois fois par jour, ce qui convient mieux à leur volume de production variable, plus abondant par exemple au début du cycle de lactation. Chaque visite est accompagnée d'une distribution de moulée, ce qui motive les vaches moins pressées.

Quand le troupeau va bien, la qualité de vie des producteurs s'améliore. Les nouvelles technologies d'automatisation, qui contrôlent également la régulation de la température et la ventilation des bâtiments, simplifient grandement leur quotidien. « Avec environ 175 vaches, incluant la relève, ce qui dépasse la moyenne nationale, nous arrivons à gérer la ferme à deux, avec un coup de main de mon père, sans avoir à superviser de personnel. » Tout ça avec des horaires flexibles et en respectant des normes d'élevage exigeantes.

PLUS DE LAIT, MOINS DE MÉTHANE

En raison des avancées en génétique, des soins prodigués et de l'attention portée à leur bien-être, les vaches de la ferme Roland Caron sont très productives, ce qui entraîne des retombées positives pour l'environnement. « Mes vaches donnent deux à trois fois plus de lait que celles de mon grand-père. Leur bilan carbone s'est donc amélioré, car une seule vache produit moins de méthane – issu de leurs rots et de leurs pets, je le rappelle – que deux ! C'est la même chose pour l'eau : une vache qui produit du lait consomme 140 litres d'eau par jour, et celle qui produit le double de lait ne doublera pas sa consommation d'eau. »

Sabrina Caron rappelle en outre que des ajustements portés en continu à l'alimentation des vaches en lactation pour leur fournir précisément les nutriments nécessaires à leur santé et à leur production, sans excès ni gaspillage, permettent de réduire leur production de méthane.

LES AGRICULTEURS ET LES ÉLEVEURS FONT PARTIE DE LA SOLUTION

C'est on ne peut plus clair pour Sabrina Caron, qui prend la parole au nom de ses confrères et consœurs. « Nous ne sommes pas des méchants pollueurs. Nous cultivons les sols tous les jours de la bonne façon, nous traitons bien nos animaux, et si on ne le faisait pas, on ne serait pas en affaires. Je réfléchis à ça depuis longtemps et je suis certaine que les éleveurs et les agriculteurs font partie de la solution environnementale. Nous pouvons nous améliorer en adoptant de nouvelles techniques qui nous permettent d'emmagasinier dans le sol le carbone produit par des industries et de dépolluer l'air comme le font tous les végétaux. Nous avons la terre et les champs pour faire ça, et nous voulons tous faire notre part pour l'environnement. »

« Nous ne sommes pas des méchants pollueurs. Nous cultivons les sols tous les jours de la bonne façon, nous traitons bien nos animaux et si on ne le faisait pas, on ne serait pas en affaires... Je suis certaine que les éleveurs et les agriculteurs font partie de la solution environnementale. »

Des pratiques agricoles durables

La ferme Roland Caron a mis en place des pratiques exemplaires sur les terres où sont cultivés le foin, les céréales et le maïs pour alimenter le troupeau laitier. En voici quelques-unes.

Le semis direct

L'automne venu, Sabrina Caron laisse les sols de sa ferme tranquilles. La couche protectrice de résidus de culture accumulée à la surface prévient l'érosion par l'eau et par le vent, et elle améliore, après quelques années, l'activité biologique sous la surface. « Au printemps, les semis directs sont faits avec un semoir spécialisé, sans labourer le sol. Comme la terre n'est pas retournée, on empêche le carbone, qui est capté par les racines dans le sol, de s'oxyder au contact de l'air et d'être converti en CO₂. » De plus, le semis direct permet d'augmenter la matière organique dans le sol, qui devient ainsi plus résilient, et qui accumule mieux l'eau pour la restituer en cas de sécheresse.

Le recours à l'engrais « vert » et au fumier

Les cultures de couverture consistent à semer à l'automne des végétaux tels que des légumineuses, des graminées, du radis ou de la moutarde. Ils prennent alors racine, ce qui permet de prévenir l'érosion du sol et d'emmagasinier des nutriments. « Le sol reste riche et vivant, même l'hiver sous la neige. Cela permet de réduire grandement l'utilisation d'engrais au printemps et de diminuer les émissions de GES produites par leur fabrication et leur transport. » De plus, la ferme base la fertilisation des champs sur le fumier, un engrais naturel, en l'épandant au moment où les cultures en croissance en ont le plus besoin.

L'aménagement de bandes riveraines et la présence de ruches

« Ces zones tampons au bord des cours d'eau limitent les pertes de nutriments vers la rivière et ultimement le fleuve, ce qui appauvrirait nos sols. » Concrètement, il s'agit d'arrêter de faucher et de laisser la végétation prendre le dessus aux abords des cours d'eau. « Les branches s'accrochent à nos machines et nos bandes riveraines sont peut-être un peu moins belles, mais moi, je les trouve magnifiques parce qu'elles sont pleines de bestioles et de pollinisateurs. J'accueille d'ailleurs les ruches d'un producteur de miel sur ma ferme. Elles butinent partout dans nos champs et les abeilles sauvages profitent également de cette diversité. »

SYLVAIN LAROCHE
FERME RUISSELET, À GRANBY

L'évolution tranquille d'une ferme traditionnelle

Sylvain Laroche avait déjà eu la piqûre environnementale lorsqu'il s'est lancé dans la production laitière il y a de cela 26 ans. Inspiré par un groupe de visionnaires, il a réduit au fil des ans l'empreinte carbone de sa «fermette du passé». Lentement mais sûrement, en préparant le terrain pour léguer le résultat de ses apprentissages aux prochaines générations.

«Je suis tombé en amour avec les vaches assez tôt dans la vie, et ce sont elles qui m'ont mené à l'agriculture. Nous avons une connexion: si elles ne vont pas bien, je m'en rends compte rapidement, et je sais aussi quand elles sont heureuses. C'est comme ça avec toutes les bêtes qui mangent du foin: je ne sais pas trop pourquoi, mais j'ai de l'affection pour elles et j'apprécie leur compagnie. Je ne suis pas sauvage, mais j'aime mieux passer mon temps à travailler avec des animaux plutôt qu'avec une équipe d'humains.»

UNE FERME À GRANDEUR HUMAINE

Sylvain Laroche tire une grande fierté de sa ferme de première génération, démarrée lorsqu'il n'avait que 21 ans dans une étable de location avant de faire l'acquisition de la ferme voisine quelques années plus tard. «Toute ma vie, j'ai entendu parler de projets agricoles: mes grands-parents et un de mes oncles avaient une ferme laitière, mon autre oncle pratiquait la culture diversifiée, et mon père travaillait pour Financement agricole Canada.» Il gère sa ferme avec l'aide de ce dernier, de son frère, qui a acheté «sur le tard» une petite ferme juste en face, et en comptant sur un seul employé à temps plein, Mathieu, qui est là depuis les tout débuts.

Avec le temps, les initiatives environnementales se sont succédées, mais à la ferme Ruisselet, la traite du petit troupeau se fait encore et toujours sans robotisation. «Encore aujourd'hui, on peut dire que j'opère une fermette du passé. J'ai une cinquantaine de vaches laitières, sans compter leur relève. Je les envoie prendre de l'air aux pâturages et c'est bien comme ça pour moi.»

UN MOMENT CHARNIÈRE POUR LA TRANSFORMATION DU SECTEUR LAITIÈRE

Pour Sylvain Laroche, le déclic pour le développement durable s'est produit au début des années 1990. Adolescent, il est interpellé par la question environnementale lorsqu'il donne un coup de main à la ferme d'un de ses oncles, qui collabore avec le Centre d'agriculture biologique de Sainte-Élizabeth-de-Warwick. «Ce club-conseil testait déjà de nouvelles techniques, comme la culture intercalaire entre les rangs de maïs pour freiner la pousse des mauvaises herbes ou le semis direct pour protéger les sols.» Rappelons que les clubs-conseils en agroenvironnement (CCAÉ) regroupent des milliers de producteurs agricoles du Québec soucieux d'adopter des pratiques durables en vue de diminuer leur empreinte carbone. «Depuis des années, ces regroupements, qui font des choses géniales, sont très, très vivants et proactifs. Ils ont stimulé et informé les producteurs.»

Autre source d'inspiration: un professeur de philosophie rencontré lors de ses études à l'ITAQ de Saint-Hyacinthe. «Il accordait une grande importance à la question environnementale et il nous a fait visiter des fermes biologiques où les agriculteurs faisaient les choses différemment. Il est certain que les gens côtoyés tout au début de ma vie agricole, qui portaient déjà une attention particulière à l'environnement, m'ont servi de modèles.»

TRAVAILLER SANS RELÂCHE POUR LE FUTUR

Au début des années 2000, Sylvain Laroche, avec l'objectif de favoriser l'accumulation de neige et de protéger ses terres de l'érosion éolienne, fait une tentative de plantation de bandes riveraines le long du ruisseau Brandy avec la collaboration du ministère de l'Agriculture et des anciens propriétaires de sa ferme. «Je dis "tentative" parce que ça ne s'est pas avéré un grand succès sur le coup. C'est un chemin de croix, c'est un parcours du combattant de planter des brise-vent, qui servent à accumuler de la neige pour protéger les sols, parce que la végétation et les animaux veulent prendre le dessus. L'hiver, un rongeur vient à bout d'un plant de chêne en deux heures.»

Ce chantier, qui a fini par se concrétiser, a rapidement mené à un autre, sur lequel le producteur travaille depuis des années et qui s'inscrit dans un objectif de culture biologique à long terme. «J'essaie de ceinturer ma terre au complet avec des arbres et des abris afin de bien la délimiter des terres voisines. Je fais ça pour favoriser la biodiversité dès maintenant, mais je fais ça aussi au cas où la personne qui me suivra dans 20, 25, 30 ans, aurait envie de faire la transition vers l'agriculture biologique.» Comme l'explique Sylvain Laroche, la bande tampon formée par la ceinture végétale crée une séparation avec les terres non biologiques adjacentes, et prévient la dérive de pesticides ou d'engrais qui contamineraient sols et végétaux.

LE PARTAGE DES CONNAISSANCES COMME LEVIER DE DÉVELOPPEMENT DURABLE

Que fera Sylvain Laroche pour contribuer à l'atteinte de carboneutralité du secteur laitier? «J'ai effectué des recherches pour évaluer ce que je faisais déjà et pour apprendre comment améliorer mes pratiques. J'ai frappé à quelques portes pour trouver des réponses à mes questions, et dans mon cas, je crois que les changements apportés à l'alimentation des vaches – avec l'ajout de lin pour réduire la production de méthane – sont prometteurs.» Il ajoute que la question du développement durable est extrêmement complexe, dans son domaine comme dans tant d'autres, et qu'il est difficile pour un producteur ou un scientifique, même très informé, d'en maîtriser toutes les facettes. «L'éducation, la vulgarisation et le partage des connaissances sont essentiels et permettent de poser des choix judicieux. Parce qu'on apprend tous par l'exemple.»

«Je crois que les humains qui interagissent avec les vaches ont autant d'importance pour leur bien-être, sinon plus, que l'étable qui les abrite.»



Des gestes concrets pour assurer l'avenir

Voici quelques-unes des démarches proactives entreprises par Sylvain Laroche pour réduire l'empreinte environnementale de la ferme Ruisselet et en assurer la pérennité.

Non aux néonicotinoïdes

Les semences qui contiennent cette substance défraient depuis un bon moment la chronique, et pour cause, puisqu'elles posent des risques non seulement aux consommateurs, mais aussi aux agriculteurs et aux insectes. «La petite goutte d'eau qui perle sur le plant de maïs qui vient de sortir de terre en contient, et elle contamine les insectes. C'est sûr qu'il y a des insectes qu'on n'aime pas, mais il y en a d'autres qu'on aime beaucoup, comme les abeilles sauvages et domestiques, et chacun a un rôle à jouer. Rapidement, on a demandé à avoir accès à des semences sans néonicotinoïdes, ce qui a été difficile au début parce que le Québec est un très petit marché. Mais aujourd'hui, c'est beaucoup plus facile, il suffit de demander.»

Oui à la protection de l'eau

Un défi important, auquel le producteur s'est attaqué d'emblée, dès qu'il a démarré sa ferme. «Depuis 25 ans, nous captions les eaux de la laiterie et les liquides provenant des silos d'entreposage de fourrage afin qu'ils ne se retrouvent pas dans la nature, et tout est canalisé vers la fosse.» Une solution simple, qui permet de prévenir le ruissellement vers les terres et les cours d'eau.

Contre l'érosion avec un couvert végétal permanent

C'est, d'après le producteur, une pratique devenue incontournable. «Le couvert végétal favorise l'accumulation de neige pendant l'hiver, ce qui réduit l'érosion hydrique lors des changements de température, et contre l'érosion éolienne provoquée par le vent glacial.»

Miser sur le foin, champion de la capture de carbone

Le foin des pâturages, que les vaches aiment brouter, est pour Sylvain Laroche un allié performant. «L'érosion dans les champs de foin est pratiquement nulle; ils sont constitués de différentes plantes vivaces, et la matière organique augmente au fil des années, à l'inverse des cultures annuelles. Un champ de foin, c'est un peu comme un iceberg: son système racinaire est beaucoup plus impressionnant que ce qu'on voit en surface.»

Développer une production maraîchère durable

En plus du foin pour le fourrage, Sylvain Laroche fait pousser en rotation du maïs, du blé et du soja pour nourrir ses vaches. Il y a quatre ans, il s'est également lancé dans une microproduction maraîchère. «Je ne connaissais rien aux légumes, et je me suis dit que tant qu'à apprendre comment les faire pousser, j'allais le faire de la bonne façon. Mon modèle d'agriculture est dirigé par le principe du "pas de". Comme dans pas de pesticides ou d'engrais chimiques. Ce projet génère 1% des revenus de la ferme, 3% des dépenses et 50% de mon stress. Il implique mes deux filles qui restent encore à la maison et ma blonde, qui prend ses vacances au moment où on ouvre le kiosque de vente. L'été, la cour est pleine!»



Sylvain Laroche et Frédérique, sa fille aînée. Photo prise le 6 septembre dernier, jour du 21^e anniversaire de celle-ci et du 26^e anniversaire de la ferme. L'image sur leurs T-shirts rend hommage au grand-père du producteur.

SYLVIANE BEAUDRY FERME CLERJOYE, À SAINT-MARC-SUR-RICHELIEU Le respect de la nature en héritage

Après avoir étudié en orthopédagogie et enseigné pendant douze ans au Québec puis en Alberta, Sylviane Beaudry décide de reprendre la ferme familiale à l'âge de 35 ans, et ce, sans avoir jamais traité une vache. Rencontre avec une productrice au parcours atypique, qui a du front tout le tour de la tête et qui est branchée en direct sur le développement durable.

« En 2005, j'ai décidé de revenir au Québec pour reprendre la ferme de mes parents, qui est dans notre famille depuis 1840. J'avais envie de revenir à mes racines, à mon patrimoine, de me connecter à la nature et aux animaux, d'élever mes enfants à la campagne et de leur léguer ce que mes ancêtres avaient commencé. Mon frère, qui devait prendre la relève, avait décidé de s'orienter dans un autre métier, je ne voulais pas que la ferme soit vendue, et j'étais mûre pour un changement de vie. »

Sylviane Beaudry ne savait pas dans quoi elle s'embarquait. Mais elle savait qu'elle était prête à relever le ou plutôt les défis. « Mes parents n'ont jamais exercé de pression pour qu'on prenne la relève. L'éducation, c'était très important pour eux, et ils souhaitaient nous donner le libre choix de vie. Alors j'ai dû apprendre sur le tas en revenant. » Elle a visité de nombreuses fermes, échangé avec des producteurs, suivi des formations, assisté à des conférences où, de son propre aveu, elle ne comprenait pas grand-chose au début. Et, surtout, elle a su bien s'entourer. Mère de trois enfants – elle était enceinte au moment de son retour au Québec – elle a dû très vite jongler avec la conciliation ferme-famille. « Lorsque mon père m'a passé les rênes, il m'a fait confiance. Il m'a laissée faire des essais et des erreurs, et il m'a guidée quand j'en avais besoin. Mais il n'a jamais eu à faire face aux défis organisationnels auxquels est confrontée une mère de famille. »

Son secret : une planification rodée au quart de tour, parce que le métier de productrice laitière est exigeant et demande une grande polyvalence. « On touche à tout : la gestion de personnel, la mécanique, la technologie, la comptabilité, la santé, la biologie. Le travail est routinier, mais les journées ne se ressemblent pas. Il faut faire face aux imprévus et pouvoir être disponible 365 jours par année. »

UN ENGAGEMENT POUR L'ENVIRONNEMENT QUI NE DATE PAS D'HIER

Au fil des ans, les six générations qui se sont succédé à la ferme Clerjoye ont toutes contribué à l'évolution et à l'amélioration des pratiques agricoles dans le respect de la nature. « Si je veux assurer la continuité de l'entreprise au bénéfice de ma famille, ça passe nécessairement par une considération environnementale. C'est très important pour moi, comme ça l'a été pour mes parents et ceux qui les ont précédés. Les producteurs laitiers ne veulent pas polluer, ils veulent léguer à leurs descendants une ferme en santé – ce qui signifie des vaches, des sols et aussi des finances en bonne santé. Mes parents, qui étaient parmi les membres fondateurs du club en agroenvironnement local, ont installé une haie brise-vent il y a plus de vingt ans en plus de participer à de nombreuses initiatives. Ils ont été des pionniers en développement durable. »

Sylviane Beaudry, dans un esprit de continuité, travaille toujours avec le Groupe ProConseil, qui rassemble notamment des spécialistes en agroenvironnement et en gestion agricole. Elle a planté au fil des ans une bande riveraine et une haie brise-vent qui comptent aujourd'hui 1700 arbres et arbustes. Ce projet majeur, visant à favoriser la biodiversité et à prévenir les pertes de sol et de nutriments vers les cours d'eau, a demandé un investissement important en temps et en argent, malgré l'octroi de subventions substantielles. « Nous posons tous les gestes nécessaires et nous prenons toutes les actions pour améliorer notre bilan environnemental, précise-t-elle. Mais on fait ça à la mesure de nos moyens parce que nous vivons de notre terre, il ne faut pas l'oublier. »

LE CONFORT ANIMAL, C'EST BON POUR LA PLANÈTE

Le plus important projet entrepris à la ferme Clerjoye – et le plus coûteux – a été la réfection complète de l'étable, qui a nécessité une longue réflexion de la part de la productrice, qui en a visité une soixantaine avant de passer à l'action. « L'aménagement du bâtiment devait assurer le confort des vaches, qui est en soi une mesure environnementale, car cela leur permet de vivre mieux et plus longtemps. Je voulais aussi augmenter la qualité de vie des personnes qui y travaillent. Et enfin, je voulais que mon étable soit solide et durable et qu'elle me plaise encore dans 20 ans. »

Depuis 2016, les vaches de Sylviane Beaudry vivent en toute liberté dans un « champ intérieur », soit un bel espace lumineux et bien aéré, où elles peuvent s'allonger confortablement. Et la productrice aime bien y passer du temps en leur compagnie !

LA TECHNOLOGIE AU SERVICE DES PRODUCTEURS

Au cœur du projet de réfection de l'étable, l'acquisition de robots de traite et de robots d'alimentation a permis de voir à la santé, à la longévité et à la productivité du troupeau. « La lecture des données fournies par ces robots nous donne énormément d'informations sur l'état des animaux. Certains indicateurs peuvent signaler qu'une vache est sur le point d'être malade, et nous



Le souhait de Sylviane Beaudry : léguer une ferme en santé aux prochaines générations.

« Si je veux assurer la continuité de l'entreprise pour le bienfait de ma famille, ça passe nécessairement par une considération environnementale. C'est très important pour moi, comme ça l'a été pour mes parents et ceux qui les ont précédés. »

pouvons intervenir rapidement. Cela nous permet aussi d'agir de façon préventive, ce qui minimise l'utilisation d'antibiotiques. C'est clair que nos vaches sont plus en santé que jamais. »

L'interprétation des données ne s'improvise évidemment pas. Pour développer son expertise, la productrice, qui fait partie du groupe d'analyse de données du Groupe agroenvironnemental ProConseil, a suivi des formations, écouté des balados et, surtout, échangé avec d'autres producteurs. « Ces rencontres sont très riches, elles nous permettent de parler de nos problèmes et de nos réussites. Les producteurs qui ne sortent pas de chez eux n'auront pas la chance d'avancer et de changer leurs façons de faire. »

UN LEGS POUR LES GÉNÉRATIONS FUTURES

Sylviane Beaudry est une passionnée, qui aime vivre à la ferme et pratiquer ce métier qu'elle a découvert un peu sur le tard. « Mon parcours a été atypique, j'ai vécu plein d'expériences, j'ai beaucoup voyagé, et j'ai dû aussi faire plein de compromis. Les enfants sont fiers de ce que nous faisons, je le sens quand ils font visiter la ferme à leurs amis. Mais comme mes parents l'ont voulu pour moi, je souhaite qu'ils vivent autre chose. Je travaille quand même fort pour que l'entreprise soit en santé, qu'elle soit attrayante pour eux ! J'aimerais beaucoup que la ferme perdure, et que certains de mes enfants ou ceux de mon conjoint, qui en a aussi trois, forment la septième génération à prendre les rênes de la ferme Clerjoye. Et s'ils ne sont pas intéressés, on trouvera une relève non apparentée ! »



Développement durable : moins, c'est toujours mieux !

À la ferme Clerjoye, le respect de l'environnement s'exprime aussi par des pratiques de consommation responsable. Voici quelques exemples.

Réduction du gaspillage de nourriture

Les robots d'alimentation permettent de répondre précisément aux besoins nutritionnels des animaux en fonction de leur état physiologique et de leur niveau de production laitière. Ils offrent l'avantage de servir les bonnes quantités d'aliments aux vaches, sans gaspiller ni les suralimenter ou les sous-alimenter.

Consommation stratégique

Comme beaucoup de producteurs agricoles, Sylviane Beaudry est allergique à la surconsommation et s'oppose aux dépenses inutiles. « À la ferme, on répare, on récupère, on achète des biens usagés, et on se pose des questions avant de faire une acquisition ou de construire quelque chose. S'informer, se renseigner, trouver des méthodes alternatives, ça fait partie de la solution environnementale. »

Compostage du fumier

Dans l'étable, on mélange à la herse le fumier des vaches avec du bran de scie, ce qui entraîne une réaction calorifique antibactérienne minimisant les émissions de GES. Le compost qui en résulte est par la suite étendu dans les champs, où il fertilisera les cultures. Un bel exemple de récupération !

Minimiser l'achat d'équipement

Depuis deux ans, la ferme Clerjoye loue la majorité de ses terres à des voisins agriculteurs et utilise leur travail à forfait pour s'occuper de celles qui sont destinées à nourrir le troupeau. C'est ce qui permet à Sylviane Beaudry de bénéficier de leur machinerie de pointe et de leur expertise pour mettre en pratique des techniques durables permettant de limiter la compaction des sols. « Nous avons bien choisi nos partenaires. Cette entente fait en sorte que nous n'avons pas à acheter de l'équipement destiné à un usage limité qui pourrait devenir rapidement désuet. Nous pouvons garder nos vieux tracteurs, ce qui est bon pour le porte-monnaie, et bon pour l'environnement ! »



On élève
la barre.



lait

En priorisant la santé
des sols et la biodiversité,
onélevelabarre.com



On élève
la barre.

lait

En réduisant notre empreinte
carbone, on élève la barre. onélève.labarre.com

